

Moustapha Diop : un regard acéré sur l'Afrique

Portrait-robot :

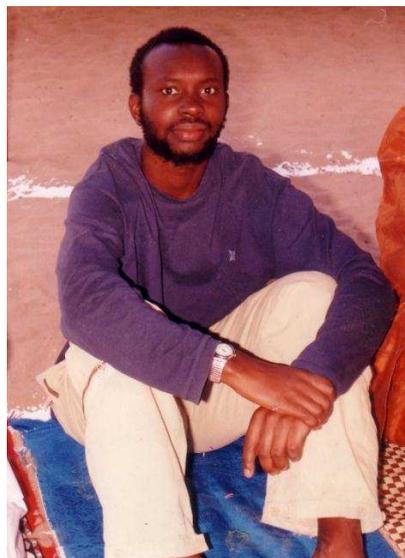
Date de naissance :
30 octobre 1978

Langues étudiées en germaniques :
Anglais, allemand

Licence obtenue en : 2004

Autres diplômes :
Certificat de Licence en Anglais, Certificat de
Spécialisation en Littératures et Civilisations
Américaines (2001, Université Cheikh Anta Diop)

Sujet du mémoire :
The Back-Story Dimension in Salman Rushdie's
Fury



Originaire du Sénégal, Moustapha Diop a d'abord étudié dans son pays natal, avant de rejoindre notre alma mater en 2001. Il s'y est distingué en remportant le prix de notre association en 2004 et le prix Léon Guérin en 2005. Sa carrière professionnelle, si elle ne fait que commencer, lui a toutefois permis de se frotter aux réalités des ONG et des grands organismes internationaux. Il nous livre ainsi sa vision de l'Afrique sans langue de bois et avec un humour pour le moins corrosif !

Comment expliquez-vous votre passion pour la littérature anglo-saxonne ?

J'ai suivi des cours d'anglais pendant quatre ans à l'université de Dakar. Au départ, je voulais juste obtenir un diplôme le plus facilement du monde, et il s'est trouvé que seul le département d'anglais m'offrait cette possibilité. Je ne suis jamais allé aux cours et la seule fois où je voyais mes profs, c'était pendant la période des examens. On ne pouvait rêver mieux pour des études universitaires en roue libre, sans la moindre contrainte, sauf peut-être les lectures obligatoires. Mais j'avais déjà commencé à lire des auteurs anglais ou anglophones dans la version originale : Dos Passos, Faulkner, Erica Jong, Toni Morrison, Ngugi, tout ce qui me tombait sous la main à la maison. Je devais juste faire un peu plus d'efforts pour assimiler le vocabulaire critique et certaines règles phonétiques et de grammaire...ça piochait donc ferme une semaine avant les examens !

Les programmes étaient toujours élaborés suivant un certain sens de l'équilibre. Littératures anglo-saxonne et du Commonwealth, auteurs masculins et féminins, européens et africains, il fallait faire de la place à tout le monde. On reconnaît bien la patte de Senghor dans cette inflexion humaniste de la formation intellectuelle au Sénégal.

Pourquoi avoir choisi de poursuivre vos études à Liège ?

Parce que c'était la dernière chose à laquelle je pensais ! Lorsque mon père m'a demandé si je pouvais cumuler l'anglais et l'allemand, j'ai compris qu'il me lançait un défi. Lire et écrire dans cette langue me paraissait réellement une impossible gageure, un exploit tout à fait irréalisable dans mon cas, mon niveau étant plus que moyen. En outre, dans l'environnement francophile où j'évoluais, les contorsions syntaxiques et la profusion des consonnes en allemand étaient souvent tournées en dérision, l'effet d'une germanophobie tenace mais assez facétieuse qui remonte à la guerre de 14-18, lorsqu'on a formé les premiers régiments coloniaux. Mais j'étais surtout curieux de savoir quel effet ça ferait de lire Nietzsche ou Marx en allemand. Disons que j'avais l'impression de rouler à cent à l'heure sur les autoroutes de la pensée, leurs phrases entourloupées et interminables avaient un caractère que je qualifierai de propulsif, rien à voir avec les lenteurs des auteurs français ou anglais – excepté Proust. Inutile de dire que si j'étais resté à Dakar, je n'aurais jamais connu ces expériences de lecture, à moins d'avoir choisi l'allemand comme langue majeure dès la première année.

Quel est le statut des différentes langues parlées au Sénégal ?

Le wolof est ma langue maternelle, mais ce n'est que récemment que j'ai commencé à l'étudier sérieusement. Il appartient au groupe hamito-sémitique et est l'une des très rares langues en Afrique de l'Ouest à disposer d'une riche tradition littéraire qui remonte à l'islamisation au 19^{ème} siècle. Le wolof est la vraie langue véhiculaire au Sénégal, non le français, qui reste confiné aux tâches administratives et à l'éducation formelle, d'où son caractère aliénant : on acquiert un vocabulaire passif et sans réelle valeur communicative. Le français reste, pour l'essentiel, une langue de mystification, comme dans toutes les actuelles colonies françaises. On pourra parler d'appropriation le jour où une politique bilingue ou multilingue sera réellement appliquée, le jour où le quidam dans la rue passera allègrement du français à sa langue maternelle sans éprouver le sentiment d'une sorte de fracture épistémologique. Si on n'y est pas encore, c'est parce qu'il y a plein de gens qui papillonnent autour des structures éducatives : conseillers pédagogiques, critiques littéraires, éditeurs de manuels et autres. Jusqu'à présent, ils sont parvenus à verrouiller le système, pour une raison assez évidente : ils n'ont pas envie de perdre le prestige, les privilèges et passe-droits qui vont de pair avec la prédominance du français. Pour le reste, la situation au Sénégal n'est pas différente de celle de toute colonie : on est en plein simulacre, dans tous les domaines. Seul le service de la dette et les bruits de succion de la sangsue néolibérale relèvent d'une tangible réalité.

Vous avez travaillé pour l'OMS, que retenir de cette expérience ?

Mon travail pour l'OMS consistait à traduire la version en ligne d'un guide à l'usage des spécialistes de l'hygiène du milieu dans les situations de catastrophe naturelle. Comment mettre en place des mécanismes de riposte ou un système d'assainissement dans les camps de réfugiés ; comment utiliser la nappe phréatique pour l'approvisionnement en eau potable ; les différents systèmes d'épuration, du plus rudimentaire au plus complexe ; la gestion des risques de contamination en cas de catastrophe nucléaire, etc. C'était extrêmement technique, le document était rédigé dans ce qu'Etiemble appelait le « sabir atlantique », un anglais de bureaucrate, insipide, souvent à la limite de la correction grammaticale et stylistiquement très voisin du télégramme. Mais je voulais juste faire quelques piges en traduction, rien de plus. Ce genre de documents m'a toujours donné des haut-le-cœur, on tombe sur toutes sortes d'euphémismes et de circonlocutions censés ménager les susceptibilités des uns et des autres, mais ce sont toujours les mêmes symptômes logorrhéiques de cette conscience occidentale qui persiste à croire que les choses les plus banales – la clochardisation du tiers-monde, par exemple – doivent résonner avec la force d'une aveuglante révélation conceptuelle, quand il s'agit tout simplement d'appeler les choses par leur nom, et rien d'autre. Ce fut assez pénible, mais j'avais besoin de savoir où en était le discours humanitaire de l'ONU, et comme je m'y attendais, il était toujours aussi infantilisant, marqué par un angélisme toujours aussi grotesque. Mais j'ai récemment entendu Koffi Annan à la télé, et il m'a semblé plus qu'à bout de porter la ceinture de chasteté. Il va bientôt commencer à commettre des lapsus s'il ne démissionne pas.

Vous avez travaillé pour des ONG. Que pensez-vous de leur fonctionnement ?

Je travaillais avec une de mes tantes qui est traductrice, elle m'envoyait des articles d'une revue trimestrielle éditée par une ONG qui mène des activités de développement basées sur une approche participative : implication des collectivités locales, prise en compte du savoir local, etc. C'était tout aussi technique que le document de l'OMS, mais la tonalité était très journalistique et on pouvait au moins prendre certaines libertés avec les textes. Il n'y a rien d'embarrassant dans l'univers technocratique et bureaucratique des ONG. J'étais plutôt au bord de la déprime, si bien que je me débrouillais pour en finir le plus vite possible et retourner à mes lectures.

C'est vrai que les ONG accomplissent un travail formidable, mais je ne vois pas comment leur approche réformiste et gradualiste peut aboutir à autre chose qu'à des expédients, une école par-ci, un programme d'alphabétisation ou de vaccination par-là... Prenons l'exemple du Kenya, où on fait tout un plat du *Green Belt Movement* de Wangari Mathai depuis son Nobel. On oublie souvent que si elle veut préserver les forêts, c'est uniquement pour booster l'industrie écotouristique, attirer davantage les amateurs de safaris, non pour régler les problèmes de logement, de nourriture, d'emploi, de survie des Kenyans. Je ne vois pas en quoi cela peut améliorer la situation des habitants de Nairobi, qui sont moins bien lotis que les bêtes sauvages des parcs.

Maintenant, concernant l'ingérence humanitaire à la MSF, il est clair que toutes ces belles âmes, toutes ces bonnes volontés devraient plutôt s'occuper de leurs « tiers-mondes internes », comme les appelle Chomsky, avant de regarder ailleurs. C'est une question de bon sens.

Quel regard portez-vous sur la Belgique ?

En venant à Liège, je ne savais absolument rien de la Belgique, hormis quelques généralités, Tintin, Brel, Michaux et Simenon,... et le texte fielleux, plein de malice, de Baudelaire. Au Sénégal, les Belges sont perçus comme des gens qui se prennent rarement au sérieux, à cause de la BD sans doute. Mais mon père ne tarissait pas d'éloges sur le modèle d'intégration et le bilinguisme des politiques belges, même si pour les gens de sa génération, l'assassinat de Lumumba leur est toujours resté en travers de la gorge. J'étais surtout intéressé par cette expérience linguistique et la manière dont cela se reflétait dans le comportement des gens, dans les relations entre communautés. Assez étrangement, le Belge est Wallon ou Flamand et Européen, mais jamais Flamand et Wallon en même temps. Je cherche encore à comprendre les raisons de cette fission identitaire...

Quels sont vos projets ?

Dans l'immédiat, j'envisage de faire d'abord un Master's en allemand à l'Université du Massachusetts, histoire de me remettre un peu à niveau, avant d'entamer un troisième cycle en littérature comparée. Il y a bien un côté *par défaut* dans ce choix, mais on verra bien. De toute évidence, l'équilibrisme intellectuel hérité de Senghor semble me suivre partout.

Entretien réalisé par Vincent Huart

Babel-quizz:

Combien de langues parlez-vous ? Quatre (wolof, français, anglais, allemand)

Quel est votre mot préféré ? Uhuru (liberté en swahili), le mot semble ne pas exister en wolof, ce qui assez étrange.

Quel mot détestez-vous le plus ? Autorité

Quelle était votre discipline préférée en germanique ? Littérature anglaise

À quelle période auriez-vous voulu vivre ? Les années 60 au Sénégal

Quelle langue rêvez-vous d'apprendre ? Le swahili

Dans quelle ville voudriez-vous vivre ? Rangoon

Quel est votre juron préféré ? Aucun

Quel est votre disque de chevet ? Haile I Hymn (Ijahman Levi)

